

À Claude et Marie, nos chers ancêtres...

À tous nos cousins,

Cet ouvrage est l'histoire de Claude Arnold et Marie Sifferlin, ayant vécu au XVII^e siècle pendant la guerre de Trente Ans, la peste, la misère.

Tous les personnages décrits ont réellement vécu ou, pour certains, auraient pu vivre... (Hans, le pâtre, Fredrich et la jeune compagne de Marie, Trudi ainsi que les trois Pères de l'abbaye de Munster : Anastase, Antoine, Stéphane. Le père Grégoire ayant réellement vécu).

Tous les lieux sont authentiques, ainsi que toutes les dates figurant dans ce récit.

Cette histoire est inspirée de toutes les recherches réalisées entre 1977 et 1994 où nous avons retrouvé, jour après jour, la vie de nos ancêtres, au travers des registres paroissiaux, registres notariés, inventaires, baux, grâce à mon ami André Ganter, et à Lucienne Lapointe, notre éminente traductrice.

C'est donc la véritable histoire romancée, de Claude, Marie et de leurs enfants.

Chapitre 1

La peste...

Gerbéviller s'éveillait sous une brume couvrant les mesures et les champs alentour. Il faisait froid à vous transpercer les os. Dans le village, on aurait pu croire que toute vie venait de désertier les pauvres chaumières d'où nulle fumée ne s'échappait plus depuis quelques jours. Les sombres mesures portaient quasiment toutes d'énormes croix blanches. Leurs portes en étaient condamnées à tout jamais !

Demanche, déjà debout, tournait et retournait dans sa pauvre tête, depuis son lever, tant de pensées contradictoires, qu'il ne savait plus comment il allait annoncer à Claude le décès de sa mère et de sa dernière sœur. Toutes les deux étaient passées pendant la nuit de cette fièvre et cette maladie qui les rendaient méconnaissables.

Claude dormait encore, tranquille, sur sa paillasse. La pluie avait tambouriné toute la nuit contre la petite fenêtre éclairant le coin où lui et ses sœurs, les jumelles, dormaient habituellement. Comment avait-il encore échappé à la pire de ces maladies apportées par les rats, ces immondes bestioles, qu'hier encore, il attrapait pour les faire griller sur le feu de la maison et dont ils se régalaient tous en ces temps de disette ? Il n'y avait plus rien à manger, ni farine, ni gruau, ni légumes qui pourrissaient sur place dans les maigres potagers au bord de la Mortagne. Rien que ces immondes bestioles qu'en d'autres temps, ils n'eussent comptées parmi leur nourriture. Il fallait bien se nourrir, déjà que plusieurs étaient morts de faim, refusant de se nourrir de ces animaux envoyés par le diable.

L'un d'eux, ramené vivant, avait mordu sa mère tentant de l'attraper dans la panier où Claude les avait jetés en attendant leur sort. La pauvre, reculant sous la morsure, s'était mise à crier de douleur, tandis que Dieudonnée, à peine âgée de cinq ans, tentant elle aussi de l'attraper, pour aider Marie, se faisait mordre à son tour ! Depuis, elles n'avaient cessé de décliner, petit à petit, et d'horribles cloques noires étaient apparues sur leur cou, visage, poitrine, bras et puis, ne pouvant plus tenir debout, elles s'étaient alitées toutes les deux sur la même paille en attendant la mort qui ne tarderait plus à venir.

Claude pourtant dormait du sommeil du juste ! Qu'y pouvait-il lui, sur le fait que ces diables de bêtes aient mordu sa mère et sa sœur, lui ne s'était jamais fait prendre par ces ridicules petits monstres à poils qui piaillaient comme si on les écorchait vifs dans leur panier.

Le père n'avait rien dit ! Il n'en pensait pas moins, mais savait que Claude n'y était pour rien ; Marie n'avait sans doute pas pris assez de précautions, la peste était entrée en elle ainsi qu'en Dieudonnée. Ne restait plus que lui et Claude. La jumelle de Dieudonnée, la petite Claudie, était morte l'année précédente, qu'allaient-ils devenir tous les deux désormais seuls au monde ?

La charrette des morts venait de passer, appelée par Demanche, au comble du chagrin. Il ne pouvait plus regarder ces pauvres corps suppliciés par ce mal. Il fallait bien y échapper, si Dieu le voulait bien, alors pas moyen de faire autrement que de les emmener au cimetière, ces chères pauvrettes. Il les avait tant aimées. Il fallait faire vite pour les ensevelir, afin de ne point semer leurs humeurs...

Ah ! cette terrible épidémie, elle ne cessait de prendre de l'ampleur depuis que ces soldats étaient apparus dans la région pour mener leur guerre contre les Suédois et les Lorrains réunis... Il la maudissait au plus profond de lui ! Depuis cette terrible année de mil six cent dix-huit où elle avait été déclarée, plus jamais ils n'avaient eu de repos. Ces hordes de miséreux couverts de vermines de toute sorte, sans cesse plus importantes, ces mercenaires traversant leur village sans aucune précaution, dévalisant leurs pauvres réserves, violant les filles, enrôlant çà et là quelques pauvres orphelins qui ne demandaient que cela et portaient cœur vaillant, à leur tour, profiter des

méfais de cette sale guerre, tout cela Demanche n'en pouvait plus. Il pestait sans cesse contre cette fatalité contre laquelle il était impuissant. Même la récolte des fruits, si elle s'était bien faite, l'année précédente, n'avait rapporté aucune recette faute d'assemblée dans le village pour faire monter les enchères. La seule chose qui demeurait immuable et augmentait sans cesse, c'étaient ces impôts levés en avril et en mai ! Injustement, ce lourd tribut grevait le pécule des plus pauvres comme toujours. Il n'en pouvait plus et se mit à sangloter doucement, sans larme, ce qui ne fit même pas broncher le Claude qui dormait toujours dans l'insouciance de son âge !

Seuls les plus riches du village, les Frobillot, le Jean Cherier, ce dernier puissant prévôt du village, venant d'ailleurs lui aussi de mourir mais du typhus, pouvaient encore tirer leur épingle du jeu et possédaient un stock de nourriture, dont on se demandait bien la provenance.

La Mansuette, apparentée à la famille, la riche marchande, l'épouse d'Humbert Frobillot, ne leur avait même pas apporté la moindre petite miette de gruau ; Demanche lui en voulait, était-ce bien la peine d'être membre de la même communauté ? Cette vieille folle qui était la plus âgée du village ne manquait jamais de les regarder de toute sa hauteur ! Dieu fasse qu'elle crève, elle aussi, mais les riches ne mouraient que de mort naturelle, pas de cette misère qui vous pénétrait en profondeur, c'était même étonnant que le Cherier soit mort du typhus. Qui pouvait-il lui, Demanche, l'un des plus jeunes du village déjà nanti de famille ? De temps à autre, auparavant, avant cette guerre, il rendait service au château auprès du Marquis, aidant le maçon du village à redresser les murailles mais, depuis ce temps de guerre, plus rien ne lui tombait sous la main pour ramener quelques écus. La misère s'était installée, inexorable ! Il y avait pourtant eu tant d'années de bonheur avec Marie.

Ils se connaissaient tous deux depuis l'enfance. Courant, bien souvent, sabots de bois aux pieds, retentissant sur les pavés, de ruelle en ruelle, pour se pourchasser et jouer avec d'autres gamins du village et ceux de Fraimbois réunis. Puis, de fil en aiguille, en grandissant, Demanche s'était rendu compte de la beauté de Marie et elle

de sa gentillesse et de son courage. Tout naturellement il était allé demander sa main au père de la jeune fille et leurs épousailles avaient été conclues en moins de temps qu'il ne faut pour le dire !

Elle était si belle Marie, qu'il ne voulait en aucun cas qu'un autre eût des yeux doux pour elle. Maintenant c'était fait, leur mariage célébré, elle ne pouvait plus lui échapper. Elle lui donnerait du bonheur et de beaux enfants, car elle était robuste et bien bâtie.

Et de fait, Claude et Valante étaient nés à un an d'intervalle, elle, trop chétive, en mil six cent vingt-deux et lui le Claude, le dernier du mois de mai suivant, quatre et cinq ans après la déclaration de ces hostilités. Puis deux jumelles, en mil six cent vingt-sept, étaient venues renforcer les liens familiaux et que l'on avait nommées, Dieudonnée et Claude. La petite Claudie, comme Valante, était trop fragile. Elle était passée, il y avait à peine un an de cela.

Lui et Marie s'aimaient et ces quatre enfants arrivés coup sur coup, n'étaient que le résultat de leur tendre union survenue deux ans avant la naissance de Valante. Valante, pauvre enfant, arrivée la première, n'avait guère vécue, trop fragile en ces temps de misère.

Claude, le seul fils ainsi que les jumelles étaient encore resplendissants de santé deux années plus tôt. Dieudonnée promettait d'être une belle petite fille et, en cette année mil six cent trente-deux, elle resplendissait de ses cinq ans, fièrement, bien campée sur ses jambes. Blonde, aux grands yeux bleus, elle ressemblait, trait pour trait, à Marie. Demanche se félicitait tous les jours que Dieu lui ait permis d'avoir fait à sa femme une aussi jolie petite fille. Sa pauvre jumelle n'avait pas eu la même chance ! Claude, le fils, quant à lui, chétif en naissant, venait de fêter ses neuf ans et était devenu presque un homme. Haut comme trois pommes, il se croyait déjà le second homme de la famille et n'avait de cesse que d'aider son père aux travaux les plus difficiles et seconder sa mère aux tâches ménagères, en attendant que Dieudonnée gagne en sagesse.

Pourtant, la malheureuse contrée était alors en proie à toutes les calamités... Les paysans pillés tour à tour par les Français, par les Suédois, par les Italiens, par les Croates, n'avaient plus de proie à offrir aux derniers venus les soumettant aux plus cruelles tortures,

pour les forcer à révéler les cachettes de leur soi-disant trésor où ces idiots de soldats supposaient qu'ils avaient celé leur argent. Les habitants se réfugiaient dans les bois et y périssaient de misère. Les villes et les châteaux étaient sans cesse assiégés, pris et repris. Les bourgeois qui ne périssaient pas dans la défense de leurs villes, se trouvaient ruinés par le logement des gens de guerre qui les maltrai-taient. Ceux qui survivaient à tant de misères, se hâtaient de fuir le pays dévasté par tous ces fléaux. La Lorraine portait les malheurs de Jérusalem... On y perdrait son latin, dans ces mouvements continuels de troupes et, sur un rayon de vingt kilomètres, le petit village où vivaient nos héros, Gerbéviller, se trouvait ainsi encerclé, petit à petit, par des dévastations de toutes les sortes.

Demanche, lui, ne perdit pas, sur l'instant, son sens inné de la débrouille. Il lui fallait, au plus vite, prendre une décision et mettre, hors de ce foyer vicié, le seul enfant qui lui restait !

Malgré sa réticence, et ne pouvant faire autrement, Claude et lui iraient dans ces espèces de « loges » où l'on parquait ceux que l'on pensait porteurs de la maladie ou ayant été en contact avec des malades. Il fallait bien s'y résigner, s'il ne le faisait de lui-même, on l'y obligerait... Alors, rassemblant leurs hardes, les seules leur restant des pillages en règle, avec uniquement un quignon de pain noir et une boule de graisse, s'accrochant l'un à l'autre, ils avaient suivi une nouvelle horde de miséreux et de malades se dirigeant au « Bouleau » sur le haut du village. Là au moins, on leur donnerait à manger, une bonne soupe bien chaude, et un abri plus certain que leur mesure qui allait sans doute être réduite en flamme par la milice.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin au but, Claude se mit à hurler en apercevant les hommes venant au-devant d'eux... Des monstres à bec d'oiseaux, recouverts d'une immense houppelande, les entourèrent, leur intimant l'ordre de se débarrasser de leurs frusques et même de jeter dans un grand baquet leur maigre provision : ce pain et la graisse que Demanche avait pourtant réussi à sauver du désastre. Rien, plus rien, ne devait rester de leur ancienne vie. Là on les affubla d'une chemise immaculée, comme celle que l'on mettait pour le coucher et des savates de vieux cuir. Leurs cheveux furent rasés ainsi que la

barbe naissante de Demanche. Il leur fallut se plonger, l'un après l'autre, dans un énorme baquet en bois rempli d'eau tiède. Étrillés de la tête au pied, propre comme des sous-neufs, revêtus de nouveaux vêtements, bien trop grands pour ceux que l'on avait attribués à Claude, ils se retrouvèrent parqués dans une hutte de bois qu'on venait de leur indiquer comme devant leur « loge personnelle », avec interdiction d'en sortir, pour l'instant, autrement que pour prendre un peu l'air.

Cet air, ils avaient presque oublié de le respirer tant la brume s'était épaissie depuis le lever de l'aube, cette atmosphère fantomatique les oppressait au point qu'il ne valait mieux pas respirer à fond. On n'y voyait goutte à dix mètres et le froid, sur cette colline offerte à tous les vents, était encore plus intense que dans le village.

Ils grelottèrent toute la nuit dans cette mesure de bois sans chauffage. Seules deux couvertures de mauvaise laine leur avaient été fournies. Ils devaient s'en contenter. Claude tenait bon. Il sentait monter en lui, pourtant, une furieuse envie de pleurer mais, devant Demanche qui ne bronchait mot, il se retenait, ne voulant pas faire de la peine au père. Demanche lui avait avoué la mort de Marie et de Dieudonnée et s'il ne se rendait pas encore compte de l'absence que cela occasionnerait pour sa petite vie, il n'en ressentait pas moins une grande lassitude et un chagrin immense. Il avait accusé le coup sans broncher, juste un petit soupir devant l'inéluctable.

Depuis tant de jours, ils s'y attendaient tous les deux, sachant que le mal était inexorable et que rien ne viendrait les guérir. Il suffisait d'attendre le jour où plus un seul souffle de vie ne sortirait de leurs bouches exsangues et bleuies par la fièvre. Ce jour-là était arrivé. Il n'avait plus de mère, ni de sœur. Eux ? Qu'allaient-ils devenir ? Il se sentit soudain si petit, si démuné, si terriblement seul malgré la présence rassurante de son père. Que faisaient-ils dans cette maisonnette de bois ouverte à tous les courants d'air ? Sûr, ils allaient attraper la mort eux aussi, non pas de la maladie, dont ils avaient pour le moment réchappé, mais bien sûrement par ce froid qui vous pénétrait jusqu'à la moëlle.

Il fallait trouver du bois et faire un feu. D'autres « pestiférés », parqués dans les mêmes baraques, en avaient allumé devant celles-ci, c'est donc qu'ils en avaient le droit ! Les mêmes sinistres oiseaux de mort venaient vers eux, leurs paroles arrivant du fond de ces masques immondes ! Ils avaient besoin de pain, d'eau et d'un peu de lard ? Que nenni, dame, on ne pouvait leur offrir qu'une seule soupe où baignaient de maigres légumes ! Elle leur fut servie pour deux, dans une gamelle en bois, sans cuillère ; il faudrait se débrouiller et la laper comme les chats le faisaient lorsqu'il y en avait encore dans le village. N'y avait-il plus en ce pays que des écuelles, sans même une cuillère de bois ?

La contagion touchait tout le monde depuis que ces impériaux étaient entrés dans l'évêché de Metz apportant, dans leurs bagages, la peste « Hongroise » ou, dite aussi par certains, « d'Orient ». Elle s'était propagée à la vitesse de l'éclair, depuis Metz jusqu'à Lunéville, en passant par leur village et ses alentours. Les chemins de passages sur la grande route avaient pourtant été bouchés et plus personne ne pénétrait dans les bourgs, sous peine d'être emprisonné et plus sûrement refoulé. L'air purifié aux quatre coins par des brasiers dans lesquels les autorités jetaient des essences odoriférantes, des résineux, des aromates de tout genre, n'était guère plus respirable mais, au moins, cela ne sentait plus la mort. Pendant un temps, n'avait-on pas soupçonné les cochons, les lapins, les oies même, d'apporter le mal ? Ils avaient eux aussi été sacrifiés sur l'autel de la méconnaissance et l'on avait partout interdit leur consommation, notamment les abats. Pourtant au village, certains n'en avaient eu cure ! C'était bien leur seul moyen de tenir le coup.

Et puis, cette idée de parquer les malades, ou supposés l'être, dans ces « loges » nauséabondes où tous les miasmes s'entrecroisaient pour mieux encore propager le mal. Quiconque connaissait l'un de ces pestiférés, ne se devait l'approcher, ni ses voisins, ni aller chercher du secours ailleurs. Les cadavres étaient mis sur les charrettes et transportés via l'église où un ultime obit leur était dédié, directement au cimetière où ils étaient inhumés, sans délai, dans l'endroit le plus reculé du lieu. Et voilà que lui et Claude se

retrouvaient dans ces « loges » après que leur maison ait été condamnée, purifiée au soufre, peut-être même brûlée maintenant. Il ne savait ce que devenait son peu de souvenirs, ce n'est pas qu'ils en possédaient beaucoup et uniquement des parchemins venant de famille ou quelques crucifix parsemés dans la mesure sur les murs de terre battue ! Ils avaient dû tout laisser à l'abandon dans cette fuite obligée vers ces baraques en bois ! Au moins, ils avaient la vie sauve, mais pour combien de temps encore ?

Ces « loges », construites avec les planches achetées par le Frobillot à un marchand de passage venant de Raon, se trouvaient à environ deux kilomètres du village. Demanche et Claude avaient marché toute cette route, et s'étant repus de l'horrible soupe aux herbes et d'un quignon de pain noir, le père et le fils reposaient, désormais, épuisés sous leur couverture. La nuit glaciale était tombée brutalement englobant les cabanes de sa brume qui n'avait, de la journée, montré l'horizon alentour. Le lendemain fut quelque peu meilleur. Le soleil s'était levé et le froid n'était plus si intense. L'un des hommes toujours à bec d'oiseau, venait de leur apporter un nouveau bol de soupe, la même que la veille au soir, mais, leur dit-il, ce sera la dernière, ils devraient se débrouiller seuls pour trouver leur pitance.

De même on leur apporta une table, deux chaises, deux galetas garnis de paille fraîche et sentant le frais, ainsi qu'un chandelier et deux assiettes en bois. À chacun, également, une nouvelle paire de souliers qu'ils durent payer trois francs le tout, sinon rien. « Après tout, murmura Demanche, nous ne sommes pas si mal lotis... » Claude, quant à lui ayant dormi comme un loir, s'éveilla au bruit fait par tout ce déménagement. Qu'arrivait-il donc encore ? Pourquoi les gâtait-on ainsi ? « On ne vous gâte pas, répondit l'homme oiseau, c'est ainsi pour tous. Contentez-vous de cela et cherchez votre pain, une vieille femme en fabrique avec du vieux son tout au bout de la ruelle, face à vous. Elle le vend un sou, si vous avez de quoi payer, vous ne mourrez pas de faim ».

L'homme oiseau s'en retourna comme il était venu, aidé de deux autres hommes portant le même masque soi-disant protecteur. Plus

tard, ils apprendront qu'il s'agissait du chirurgien en personne et de ses serviteurs. Lui-même vivait dans une des « loges » comme ceux qu'il tentait d'aider de sa science bien restreinte pourtant.

Puis, bientôt, ils apprirent également qu'un jeune paysan, venant du « Hault Dormont », situé à une demi-lieue de Gerbéviller, amènerait pendant quelques mois des vivres pour les habitants contagieux. Enfin Demanche et Claude allaient pouvoir remanger à peu près normalement. Pourtant le blé manquait, il fallait aller en chercher bien loin du village... La rumeur s'amplifiait dans les « loges », un certain sieur Berger venait de livrer près de huit mille livres de pain noir et un millier de pains blancs. Mais était-ce bien pour eux ? Ils n'eurent droit qu'au pain noir, horrible, ne se gardant nullement ; trempé dans la soupe, il devenait mangeable et encore ! Allaient-ils échapper à la contagion mais mourir de cet affreux pain dont on ne savait s'il était fait de son ou d'autres ingrédients néfastes à la santé ?

Puis, vint également, quelques jours plus tard, un boucher venant de la ville de Lunéville, amenant quelque quatre cent neuf livres de chair de mouton, un peu moins de bœuf et si peu de viande de veau que c'en était misère pour nourrir tous les occupants des « loges » et du village lui-même. Seul le lard leur fut attribué contre quelques sous... Mais au moins, ils avaient de quoi se nourrir. Les jours passaient, tous semblables, à courir après une nourriture allant toujours en diminuant. Seul le vin coulait à flot ! Au village, disait-on, toutes les maisons avaient été pattées, car, presque tous les villageois, ou bien étaient morts de la contagion, ou venaient d'être conduits dans ces « loges » qui ne cessaient de se remplir.

Le mal, après quelques mois de ce régime, sembla pourtant endigué, mais pour combien de temps ? La guerre était toujours là, présente, intense, ne laissant guère de répit aux autorités et aux villageois désormais hors de leur village pour la plus grande majorité. Seuls restaient encore là-bas, le curé, ses aides, les fossoyeurs, et quelques bons bourgeois calfeutrés chez eux et se nourrissant grassement des meilleurs morceaux apportés du dehors.
